



Manuel Daull

| TOUTE UNE VIE BIEN VERTICALE |

Photographies de Stephan Girard

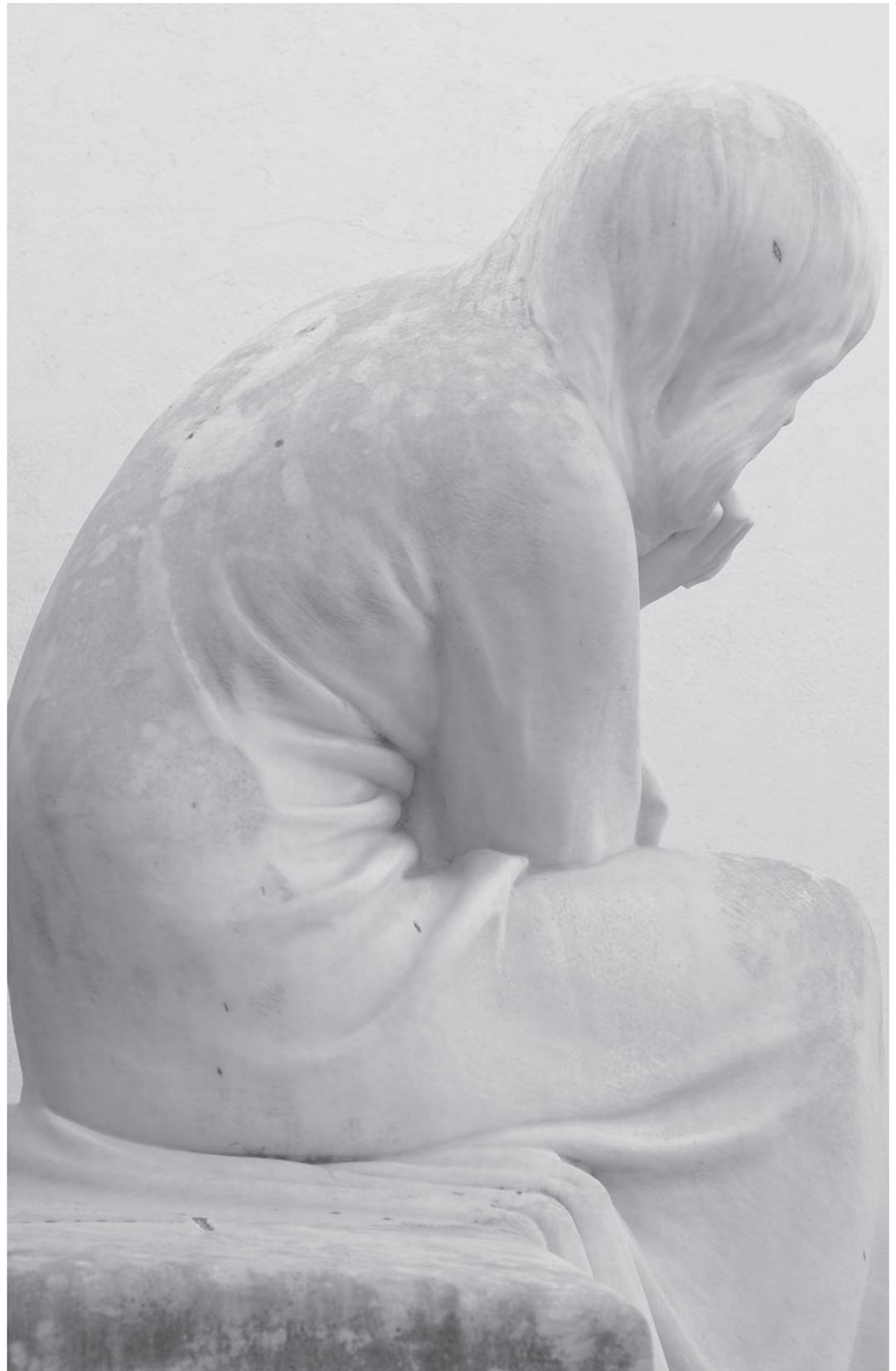
L'ATELIER CONTEMPORAIN
François-Marie Deyrolle éditeur





aux oiseaux — à mes Amours — à mes deux L. — comme
toujours mes pensées volent vers eux — ces fragment d'un *Art
d'Habiter* qui longtemps m'a porté — que je suis heureux de
clore aujourd'hui — et comme un certain qui écrivait : *Pour Finir
Encore* — dire l'attente que rien ne commence, que rien ne se
termine vraiment — que tout continue
(M.D.)

À Michèle, à Lou
(S.G.)





je suis celle qui est née dans la cité — dans la cité des hommes
et des femmes il y a des années

je suis née quelques années après sa construction — après que
la première tranche soit achevée — avant la fin des travaux —
avant qu'elle ne soit terminée — ce qui est vague, elle ne l'a
jamais été — jamais finie

on a grandi, les enfants, dans l'inachevé

ils ont construit des murs — des tours — des immeubles en
forme de bateaux plantés en terre — sans penser une minute à
construire ce qui allait autour — un travail d'architecte, pourtant

sortir des appartements, c'est encore rester dans la maison — de
la cave au grenier la même maison — descendre les escaliers,
du pareil au même

sortir dehors, c'est encore rester entre quatre murs, même s'il y a
des failles — surtout s'il y a des failles pour souligner encore les
murs s'il le faut, je ne suis jamais sortie, ou si peu — il n'y a pas
de différence ici entre l'intérieur et l'extérieur — juste une idée
de l'individuel au collectif — et même ça ici, ça ne veut rien dire

je suis née ici dans les années soixante des années après la mort
de Staline — je ne peux donc me souvenir des larmes de mon
père — je doute même qu'il en ait eues — on me l'a raconté
pourtant — c'était si rare que ma mère me l'a raconté souvent
— comme s'il était tout de même humain — comment j'ai pu
atterrir ici — entre quatre murs de béton — une télévision qu'on
allume toute la journée



je retourne à l'école — j'ai retrouvé de l'intérêt en suivant ici des cours par correspondance — un projet d'insertion comme on appelle — c'est préparer l'avenir — je m'en fous moi de l'avenir — là où je suis depuis longtemps

j'étais si bien à l'école, petite — six heures par jour j'étais bien — le samedi midi, j'attendais le lundi matin — même s'il y avait le dimanche

c'est un peu ça que je retrouve ici — maintenant — à l'école je savais qu'il ne m'arriverait rien — en sécurité — je me sentais en sécurité, pour longtemps aussi

et puis les cours que l'on m'envoie rythment le temps et les saisons — passent les heures — je me suis fait un emploi du temps et je le respecte à la lettre — il faut ménager son temps ici — apprendre la patience et l'organisation — bâtir son espace, autant un placard comme une cathédrale — je suis devenue par défaut l'architecte de mon espace de vie — j'opère une retraite que je n'ai pas choisie — ce n'est pas une histoire de foi qui m'a conduite ici — et pourtant

j'aurai le temps de réfléchir si je ne suis pas usée avant — c'est le risque — l'écrasement — l'usure prématurée par manque de mouvement

je trouve le temps de tout faire parce que je suis bien organisée — le temps d'étudier — de faire mon travail à l'atelier — de réfléchir — avec Anna, même si la télé fonctionne toute la journée — on s'habitue à travailler — à penser — à se détacher dans le bruit et les images

Anna aime regarder les jeux — tous les jeux — ça la fait rêver aux voyages qu'on peut gagner — Anna rêve de distance — de grands arbres et de soleil — de bain de minuit — c'est une fille de l'eau

imbattable aussi sur les feuilletons en mille épisodes — elle parle à sa télé — comme un jeu de rôle — elle parle aux femmes des séries — les conseille — les prévient de ce qui va leur arriver — et avec compassion elle les accompagne de ses pleurs à elle — utile en somme

c'est ça une bonne série — un peu de sexe — de la violence — pas mal de malheur au milieu du luxe — et beaucoup de compassion — c'est une histoire de foi, encore, et Anna a la foi cathodique — c'est peut-être mieux que pas de foi du tout — les vrais athées n'existent pas

—

je suis cette femme née nulle part — il n'y a pas d'adresse où je suis née — il n'y en plus — la maison n'existe plus — la maison où je suis née — une belle maison — avec un jardin — avec des arbres surtout — c'est important les arbres quand on est enfant — il n'y a plus d'arbres à cette adresse-là — plus d'adresse simplement

je suis née une année d'eau — et les arbres et l'eau ça va ensemble — je suis née en 1966

je suis un arbre sans racine et sans eau depuis que je suis là — ici la pluie ne fait rien pousser — je suis cette maison qui depuis a été rasée

après le départ de la maison durant des années j'ai cherché la compagnie des arbres — des grands arbres — leur contact — cherché leur tranquillité et leur vie en apportant l'eau que je suis

ici c'est la fin — pas d'arbre et peu de bois — même le chauffage est électrique — rien que le béton des murs et le contre-plaqué des chaises





j'ai perdu la faim et l'envie de la faim — de la vie avec les arbres et la maison — de l'eau croupie je suis devenue — rien d'autre — cette eau qui ne sert à personne ici — que personne n'aurait l'idée d'écouter courir — ne court plus — de l'eau qui dort dont tout le monde se méfie — j'ai perdu de vue ce pourquoi j'étais faite — perdu tout ça

je me raccroche à la télé — aux paysages qui défilent dans les séries — je m'adapte au béton qui m'entoure — aux gens aussi et au manque d'espace — et au manque de soleil — au manque de lumière et au manque de forêt — des journées entières passées dans les arbres, j'aurais rêvé — je me noie dans mes formes — ici la pluie ne fait rien pousser

je crois que je perds de vue ce pourquoi je suis ici — sans que j'oublie vraiment ce que j'ai fait — je ne l'oublie pas mais je n'en suis plus certaine — mes cauchemars mêmes s'estompent

l'oubli n'est rien Anna s'il ne t'appartient pas — c'est un travail que chaque chose en soi nous appartienne — c'est le vol ici qui te dépossède petit à petit de ton histoire — il faut se la raconter souvent sans quoi tu seras bientôt cette femme sans histoire

c'est partout comme ça — dehors pareil — pas plus ici qu'ailleurs notre histoire — Eigentum ist Diebsthal — le philosophe dans la cité des hommes qui pense que l'on peut écrire l'histoire du monde meilleur

sauf qu'ici plus qu'ailleurs — de l'espace — du temps — de nos vies de chair et de sang — de notre histoire et ses souvenirs — nous sommes juste locataires, ici moins qu'ailleurs, nous nous appartenons — nos corps mêmes ne nous appartiennent plus

nos repères — nos limites, l'intimité, la promiscuité de nos corps qui se frôlent sans cesse ne nous appartiennent pas — la nourriture, le sommeil, notre culture, se sont envolés comme l'espace — intérieur comme extérieur — où se trouve ton jardin Anna et la pluie pour l'arroser — pour lui garantir ses couleurs malgré la chaleur de l'été — où sont tes arbres qui te servaient de racines comme de parapluies — comme tous les enfants ces arbres où tu te râpais les genoux et l'intérieur des cuisses

je ne sais pas — mais l'attente, la patience, que je construis au jour le jour, comme un petit bonheur qui viendrait refaire son nid en moi-même — je veux dire, la paix que je suis en train de faire avec moi, m'appartient-elle — ce sentiment de poser ses valises après des années d'errance — de me poser après ma course folle — de retrouver la respiration — de la sentir dans ma poitrine — de me poser et d'être enfin à ce que je fais — tout cela m'appartient

comment peux-tu faire autre chose que de te poser ici, et tes valises — et puis quelles valises — je ne crois pas à l'architecture intérieure — à l'architecture en général que l'on bâtit ici — que l'on dessine par défaut — à ces plans et ces échafaudages qui se chevauchent dans neuf mètres carrés de nature et de sol instable — je connais déjà cette histoire et je n'y crois pas

pourtant il est possible n'est-ce pas que l'on arrive ici sans construction propre — sans avoir réfléchi une seconde à l'Art d'Habiter sa vie — d'être passé d'arbre en arbre à rien, sans s'y être construit de cabane au cas où — sans avoir nulle part d'autre où aller, dis-moi qu'il est possible ici de concevoir le projet de sa vie enfin

la forêt Anna — le recours aux forêts — c'est nos mythes que nous brûlons — l'Amazonie même ici ne veut rien dire

je me souviens d'un temps pas si loin de moi où je pouvais



circuler — me promener librement le dimanche matin je me levais tôt — tout le monde dormait encore — j'allais chercher du pain frais et des croissants pour le petit déjeuner — en rentrant je m'arrêtais au café des sports pour que le temps s'écoule un peu — pour prendre le temps simplement

je prenais un café noir — un grand — pour passer le temps — pour écouter les gens qui commentaient l'actualité — ceux aussi qui discutaient de leur pronostic en préparant leurs cartons

ma petite famille terminait sa nuit tranquillement pendant que mon café refroidissait — pendant que je lisais le journal du dimanche et le supplément télé — je lisais en diagonale le journal comme pour faire quelque chose — pour faire tourner les aiguilles à peine plus vite

ce moment-là m'appartenait — à moi, à moi seule — je vivais chaque minute en pensant à eux là-bas dans le sommeil encore — à mes parents dans leur chambre — à mes frères et mes sœurs dans le salon — à mon lit de camp dans le couloir

je visitais l'appartement en faisant moi aussi mes pronostics — devinant celui ou celle debout à mon retour — je sais que ma mère ne dort jamais très tard le matin — l'habitude de se lever — de préparer la gamelle de mon père — je le sais parce qu'elle me frôle chaque matin en allant dans la cuisine à tâtons dans le noir pour ne pas me réveiller — qu'elle me réveille pourtant — je la sens passer à côté de moi en faisant semblant de dormir — c'est le réveil que j'entends d'abord — puis la porte de leur chambre — j'entends le silence de son passage et la porte de la cuisine se refermer — je somnole jusqu'au passage de mon père qui prend plus d'espace dans le couloir — le déplacement de l'air aussi — je me rendors quand il ferme la porte d'entrée jusqu'au moment où ma mère me réveille pour l'aider à lever les autres — pour l'aider à les laver — à préparer le petit déjeuner pour tout le monde — pour un service unique

je sais que le dimanche, elle fait semblant de dormir — pour le bonheur de mon père — parce que c'est une joie pour lui de trouver sa femme couchée à ses côtés quand il se réveille — c'est un moment rare que seul le dimanche permet — elle s'y prête de bon cœur — parce qu'il ne dort pas tout le temps non plus — aussi parce qu'il n'y a pas assez d'espace dans l'appartement sans réveiller les autres — elle fait semblant de dormir et moi je sors pour la même raison — je vais attendre dehors en ramenant des croissants et du pain frais et faire comme un jour de fête

—

le jardin de ma maison d'enfant je me souviens précisément

je ne parle pas de l'herbe ni des fleurs — juste des arbres — les noisetiers qui bordaient le chemin — comme une séparation avec le monde — les platanes qui dessinaient l'allée jusqu'à la maison, qui reprenaient derrière jusqu'au parc — je m'en souviens

le marronnier aussi et les bocaux de marrons que je numérotais et que j'archivais je ne sais plus pourquoi — peut-être que je ne l'ai jamais su — qu'il fallait juste que je le fasse — des bocaux entiers je remplissais, avec juste des marrons à l'intérieur — une étagère constituée de ces bocaux les uns sur les autres — je vois les bocaux, avec une étiquette d'école collée dessus, sur l'étagère de ma chambre — trois bocaux au moins par année pendant dix ans — ça fait quelques marrons déjà — c'était le calendrier de ma vie dans la maison — il n'y avait qu'un marronnier dans le parc

je me souviens du saule pleureur mal peigné que mon père avait eu l'idée de tailler une fois — une fois seulement — les trois grands chênes du fond — un triangle parfait — séparés



vendredi soir, de la nuit au jour qui vient il n'y a que l'espace d'un battement de cils — je ferme les yeux pour rester avec toi — je repars et reviens à l'attente — je suis encore dans ce train qui m'éloigne/qui me rapproche de toi — si loin si proche — qui me rapproche cette fois — c'est le matin/le soir maintenant — qui me rapproche encore cette fois — je te suis — involontairement je te suis cette fois — je rentre chez moi comme après chaque journée de travail — je rentre chez moi mais suis dans ce train que nous avons déjà pris une fois ensemble — en première classe nous avons voyagé trop de monde partout — le train bondé — sauf en première — on ne rajoutera jamais un wagon de seconde à ce train comme jamais on ne supprimera une voiture de première, tout est dans l'ordre des choses, c'est comme ça — une fois nous y avons voyagé ensemble — une fois dans ce sens — une fois dans l'autre, en seconde cette fois — tu avais une énorme valise — il faisait froid — voyagé dans le sens de la marche et parlé de Pasolini et de Caravage — peu de toi — peu de moi — je me souviens ton empressement à me quitter arrivés en gare — presque gênée que je t'aide à descendre ton nuage doré (plus lourd qu'un nuage, quoique Baudelaire parle bien de ciel bas et lourd) sur le quai — cet empressement, je le comprends mieux maintenant (sentir le poids d'un regard sans en trouver la source) — nous nous sommes quittés comme deux inconnus que nous étions — quittés pour ma part avec regrets déjà (mais peut-on te quitter sans regrets) — aujourd'hui aussi je t'ai laissée partir avec regrets — cette boule dans le bide que je ressens désormais quand on se quitte, ne me quitte que lorsque je te retrouve — avant c'était le contraire — j'avais le ventre qui durcissait dès que je te voyais — dès que je savais qu'on allait se voir, des icebergs (j'aime cette image de la banquise pour parler de mes maux de ventre) ce n'était pas de la peur





(il me faudrait en trouver une aussi pour ce qui est du mal de tête) pas de la peur juste quelque chose qui n'a pas de nom — quelque chose que l'on ne peut pas dire aussi — quelque chose qui se niche au fond du bide comme pour se terrer là — comme pour nous rappeler que tout ne fonctionne pas avec des idées — qu'il subsiste quelque chose de primaire (sans vouloir parler d'animal) et que cette chose est capable de remplir tout l'espace en nous — capable de durcir à ne faire qu'un bloc — à nous empêcher de respirer — à nous empêcher de bouger tellement on pèse des tonnes avec ce truc dans le bide — je crois que c'est ça que ton absence m'inspire — comme ça qu'elle s'inscrit en moi — peut-être parce que je crois à l'absence comme une plus grande présence — et qu'il est des absences que l'on porte — qui s'incarnent en nous plus que toute autre chose — qui nous remplissent de vide — qui nous recentrent parfois sur le sens à donner à notre vie (la direction, je n'aime pas connaître la destination des choses, leur direction oui) — nous perdant pour mieux nous trouver — qu'il vaut mieux écouter plutôt que de comprendre — et j'en suis-là, avec ce trou dans le bide, là — je suis perdu (*WHERE IS MY MIND*) — cherche-t-on à se perdre à ce point — ou est-ce le poids de ton regard sur moi qui me transperce — qui m'a transpercé — qui me coupe en deux à hauteur du ventre — qui m'arrête — qui me pose — qui me pose où que je sois en face de toi — qui me pose — qui m'arrête quel que soit le mouvement qui m'occupe alors — qui me dit stop — qui me pose comme nulle part ailleurs — qui fait que je pèse des tonnes — même en mouvement — qui me pose — même en mouvement je suis au ralenti — je pèse des tonnes — stop — je suis arrêté — arrêté par toi — par ton regard sur moi comme jamais — comme jamais arrêté par quelque chose — qui me pose au sol — je suis coutumier pourtant des blocs de pierre dans le ventre qui me ralentissent — qui me freinent — font de moi un culbuto — qui me chavirent au gré du vent — de sa force — culbuté par le vent et les intempéries de la vie — j'ai l'habitude de tout ça — le corps trop léger pour supporter tout ce poids — prêt par moments à se couper en deux à hauteur

du ventre je connais — la chose que j'ai dans le ventre grandit en ton absence — le manque comme liant de ton absence — j'en suis là, perdu — la carcasse frêle et le corps trop lourd — arrêté — tu me poses — sans parler d'élan autre que l'écriture, arrêté là — posé comme un bagage dans ce train dont je ne peux ni accélérer, ni ralentir la marche (la course plutôt vu la vitesse) — je suis ce poids mort qui ne comptera pourtant en rien sur le retard qu'a pris ce train — j'ai mon téléphone en main, même pas au cas où — je sais que tu n'appelleras pas — besoin de temps tu disais — quatre jours sans l'espoir de te voir — quatre jours dont je suis incapable de mesurer la distance qu'ils supposent — je n'ai jamais été bon en calcul et certains chiffres (pairs souvent) me parlent encore moins que d'autres (ont-ils d'ailleurs cette fonction) — de l'abstraction je ressens à leur contact — une abstraction pleine de sens qui me fait mieux comprendre aujourd'hui le travail d'Opalka — seul le vécu des choses nous en fait appréhender la force — mon décompte du temps qui passe autre que les saisons — autre que l'alternance des jours et des nuits — rythmé par le mouvement de ce train — adouci par le maintien de mes paupières fermées — me rappelle le sens du mot attente — je suis dans l'attente de toi — attendre et n'être rien que le poids de cette attente qui n'attend rien — je t'attends — je suis patient — la patience c'est utile dans mon métier disait-il, je le dis aussi — la patience est mon amie avec la pluie, je t'attends — et de la nuit au jour qui vient il n'y a que l'espace d'un battement de cils — voire deux (le chiffre en compagnie duquel on se sent moins seul) — ti penso







mercredi, je sors de la gare et ouvre les yeux — moi aussi je me réveille avec toi — je regarde l'heure — je repense à notre conversation d'hier — aux mots qui sont apparus sur mon portable avant — aux mots prononcés qui les reprennent — au rythme de ta voix — à cette liberté de parole que tu as quand tu es loin de moi — à ton rire — j'aime entendre les mots claquer dans ta bouche et venir me percuter — me couper en deux — peu de choses me font cet effet-là — rien, si j'enlève ton regard que je surprends sur moi, mon fils m'appelant et l'écoute de quelques auteurs en lecture — c'est vrai quand tu me parles, là, au téléphone et tellement plus quand tu es, là, en face de moi à portée de main la main tendue à te toucher, sans te toucher, tes yeux me touchant, les miens te caressant ou tentant de le faire — peu de choses ont cette force de toucher le corps avant l'esprit — qui vous font ressentir avant de penser — tes mots ont ce pouvoir-là — ta voix je pense plus que tes mots — l'adresse n'est pas la même, la destination non plus — notre rencontre s'est faite au travers de nos regards se croisant — se cherchant — se posant enfin sur l'autre — elle continue maintenant par les mots que nous échangeons — par ceux que l'on essaye de dire — et j'aime croire que dans l'essai il y a espoir — que nous tentons de formuler — dans ta voix qui vient contre moi résonner — même si jusqu'à présent les mots nous éloignent plus qu'ils ne nous rapprochent — la pensée reprend ses droits dès que nous nous parlons avec distance, nos peurs avec elle — la peur implique des stratégies de contournement et de protection dont il ne peut être question ici, entre nous — je ne le veux pas — je ne veux pas laisser d'espace à la peur entre nous et pourtant elle est là — comme toujours déjà là — comme ces voix dans l'écriture qui sont là bien avant que le texte n'existe — qui sont là en nous comme toujours déjà là — la peur fait partie de ces



voix-là — les mots envoyés sur nos téléphones portent cette voix aussi — sont empreints de questionnements — d’envies et leur contraire — un pas en avant, deux pas en arrière, reste avec moi — par moment j’ai envie de les oublier — d’oublier de les lire — ne pas les entendre — n’entendre que la voix — ta voix — ne garder que la voix — que ta voix qui vient contre mon corps résonner — qui vient à l’intérieur poser des bombes et me faire vibrer — encore une fois une histoire de ventre — comme si tout partait de là — ou se passait-là — mon ventre se tend et se détend — BRUTAL — BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS JE ME DÉTENDS BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS JE ME DÉTENDS MON VENTRE SE TEND ET SE DÉTEND BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS JE ME DÉTENDS MON VENTRE SE TEND ET SE DÉTEND FOND LA GLACE BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS JE ME DÉTENDS MON VENTRE SE TEND ET SE DÉTEND FOND LA GLACE LES ICEBERGS BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS JE ME DÉTENDS MON VENTRE SE TEND ET SE DÉTEND FOND LA GLACE LES ICEBERGS DU BÉTON DANS MON VENTRE BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS JE ME DÉTENDS MON VENTRE SE TEND ET SE DÉTEND FOND LA GLACE LES ICEBERGS DU BÉTON DANS MON VENTRE LE BÉTON DANS MON VENTRE À EN AVOIR BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS JE ME DÉTENDS MON VENTRE SE TEND ET SE DÉTEND FOND LA GLACE LES ICEBERGS DU BÉTON DANS MON VENTRE LE BÉTON DANS MON VENTRE À EN AVOIR LE POIDS LE POIDS LE POIDS DES MOTS BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS JE ME DÉTENDS MON VENTRE SE TEND ET SE DÉTEND FOND LA GLACE LES ICEBERGS DU BÉTON DANS MON VENTRE LE BÉTON DANS MON VENTRE À EN AVOIR LE POIDS LE POIDS LE POIDS DES MOTS PETITE MUSIQUE DES MOTS QUAND ELLE EST LÀ BRUTAL BRUTAL À EN DEVENIR BRUTAL JE TENDS JE ME DÉTENDS MON VENTRE

SE TEND ET SE DÉTEND FOND LA GLACE LES ICEBERGS DU BÉTON DANS MON VENTRE LE BÉTON DANS MON VENTRE À EN AVOIR LE POIDS LE POIDS LE POIDS DES MOTS PETITE MUSIQUE DES MOTS QUAND ELLE EST LÀ EN BOUCLE PART DE MON VENTRE QUI SE DÉTEND — mon ventre se tend et se détend à l’écoute de ta voix — même la voix de ta messagerie de portable bonjour vous êtes bien sur le portable de F. — je ne peux pas vous parler pour l’instant mais laissez-moi un message et je vous rappellerai — cette voix-là — même cette voix-là me troue le bide — je ne peux pas l’expliquer — je ne peux pas expliquer cette chose qui fait que mon ventre se tend et se détend au fur et à mesure que tu me parles — je crois que je ne souhaite pas comprendre non plus — pas comprendre cette magie des mots donnés par ta bouche mieux que des baisers sur ma peau (non pas mieux, différents), (aussi forts parfois dans l’impact sur moi) j’aime t’entendre parler — tu pourrais me lire l’annuaire téléphonique je t’écouterais (avec une préférence pour le dictionnaire, à choisir) — me raconter n’importe quoi tu pourrais — peut-être que les mots n’ont pas l’importance qu’on leur prête (prête-t-on seulement ce que l’on a peur de perdre) — ou plutôt si mais ne méritent pas toujours l’attention qu’on leur accorde en regard de la voix qui les prononce — j’aime ta voix — j’aime t’entendre me parler et te regarder le faire — regarder le mouvement de tes lèvres quand tu me parles — comme j’aime les sentir sur moi — les regarder comme absorbé — sentir le souffle de tes mots sur mon visage — j’ai toujours aimé je crois sentir le vent me tenir debout — petit je courais la bouche grande ouverte pour avaler les nuages, ma mère me dit parfois encore que petit je mangeais le vent — je mange tes mots, pareil, comme je les mangerais à ta bouche — je mange les mots (au sens propre, au figuré) les miens c’est pas nouveau — tu as vu combien je suis sensible à l’émotion — combien je suis parfois bègue — dyslexique aussi (encore un reste de l’enfance qui revient) je n’en ai pas honte avec toi — je ne sais pas si je connais de gêne quand je suis avec toi — je ne crois pas — pas de honte, jamais — pas de gêne à te parler en tout cas





— rien ne me gêne non plus lorsque c'est toi qui parles — qui me dis les choses (il est des choses auxquelles je ne peux répondre pourtant) je t'ai dit depuis que je me sentais tout petit parfois avec toi — je ne peux te l'expliquer (encore une chose) — je crois que ta voix me transperce autant que ton regard sur moi — perforation de la cuirasse (mon ventre, mon tendon d'Achille à moi, j'en crèverai un jour) je ne suis pas un rhinocéros (Nicolas me tuerait s'il entendait ça) — j'en ai peu mais tendre est la chair et triste souvent hélas — je me nourris à ta bouche et aux mots que tu me livres par bribes — de tes silences pareil — juste de ton souffle, ta respiration — tes soupirs — le poids — le poids des mots — le poids de tout ça n'est rien sans la fragilité de ta voix — je suis un homme de peu de mots face à toi — un petit homme encore — s'il fallait préciser, comme vu de dos en contre-plongée d'une rue en pente peut-être — peut-être la rue de Breteuil à Marseille (mon paradis latin à moi) (un autre désormais) — où est mon Paris-Palace où j'écrivais quasiment tous les jours — ça ne te parlera pas à toi mais c'est là que j'ai enfin pu écrire *UN TERRITOIRE PAUVRE* — je crois que c'est un peu à l'image de ce que je ressens aujourd'hui — il me semble que tout ou à peu près tout ce que j'ai écrit était en avance sur ma vie — il n'y a que pour toi que je suis en retard (et encore à peine, environ 15 ans) — disons que ça n'a pas beaucoup d'importance — ça non plus je ne sais pas bien — pouvoir dire ce qui a de l'importance si ce n'est être avec toi le plus possible — j'écoute une chanson en boucle depuis tout à l'heure — une chanson des Pixies *WHERE IS MY MIND* — je suis cet homme-là perdu devant toi — qui sait pourtant combien les femmes n'aiment pas les hommes perdus (j'écrirai je te promets cet anti-manuel de séduction pour te faire croire qu'il s'agit là de posture de ma part plutôt qu'une maladresse que je ne peux réprimer) — cet homme plus petit encore de savoir la fragilité de ce qui te lie à lui pour l'instant — dans l'effacement du monde quand tu l'embrasses — éperdu par la force de tes baisers — balayé par ta voix qui me mitraille tranquillement — tes mots m'ajustent tellement et m'achèvent plus fort encore selon la

distance qui nous sépare, le temps pareil, plus encore même — je crois que j'aime entendre la musique de ta voix plus que le son de tes mots quand tu es loin — du son au sens il n'y a qu'un pas que la peur nous fait franchir — peut-être que ce que nous vivons ne revêt aucun mot — qu'aucune pensée ne peut en obscurcir le bonheur — surtout pas les mots — surtout pas le son de la peur qui parle — je n'aime pas être loin de toi — même si l'envie de parler se fait sentir comme raccourcir la distance, la durée — je n'aime pas ça sauf quand tu ris — quand je parviens à te faire rire (même si souvent c'est quelque chose d'involontaire autour de moi qui provoque ce rire, j'ai aimé à la folie ce train qui est venu couvrir mes mots à la gare cette semaine, pour ton rire qui a suivi, adoré le bruit d'eau de ta douche, et celui incroyable de ta messagerie quand j'ai essayé de te joindre après, j'aime ce message où tu me dis que tu as fait tomber ton portable dans la douche et que plus personne ne t'entend quand tu parles) — je te parle de toi — j'essaie d'écrire ce que je peux ressentir à l'idée de ton regard sur moi, à l'impact de ta voix sur moi — tu sais comme l'émotion est pour moi une ennemie de l'intérieur, mais il faut que je te le dise je suis bouleversé par toi — par tes yeux — par ta voix — même là loin de toi, j'ai un trou dans le bide que rien n'apaise — j'espère te voir ce soir — je voudrais juste fermer les yeux jusque là pour rester avec toi mais je risque de me cogner partout



Traversées
avec Stephan Girard — 2013 — FRAC Franche-Comté
Haïku(s) hors saison
2013 — Dernier Télégramme
Ici, là, ailleurs, partout, le même, autrement
avec Thierry Boucton — 2013 — La Maison Chauffante
Sans Maintenant
2011 — Dernier Télégramme
Les Oiseaux, peut-être
2010 — Cambourakis
Nos besoins d'attachement, Part II
2010 — Dernier Télégramme
Brutal
2009 — Mix
L(o)una
2009 — Dernier Télégramme
Nos besoins d'attachement sont aussi ceux de rupture
2008 — Dernier Télégramme
La Compagnie des Arbres
2001 — R-Éditions
Petits Traités d'Architecture Intérieure
2001 — Éditions de la Lisière
Cristal
1997 — La Mandragore/ L'Abattoir
Points Finals/Full Stops
avec Didier Boutin — 1997 — Éditions 23
() *Par Nécessité*
avec Thierry Boucton — 1997 — Éditions 23

| DU MÊME AUTEUR |





Conception graphique : Juliette Roussel
(juliette-roussel@orange.fr)

Imprimeur : Ott
(ottimp@ott-imprimeurs.fr)

Éditeur : © L'Atelier contemporain
(francois-marie.deyrolle@orange.fr)

www.editionsateliercontemporain.net

ISBN 979-10-92444-24-7

Imprimé en août 2015

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE, DU CENTRE RÉGIONAL DU LIVRE DE FRANCHE-COMTÉ ET DE LA RÉGION FRANCHE-COMTÉ.

